

PIERRE MASSON

**Les brouillons**  
**de**  
*La Porte étroite*

(fin \*)

**Troisième version**

**I**

**(BLJD, γ 896)**

Je n'avais pas treize ans lorsque je perdis mon père. Ma mère que plus rien ne retenait au Havre où mon père avait été médecin décida de venir habiter Paris où elle pensa que je finirais mieux mes études. Elle loua, près du Luxembourg, un petit appartement que Miss Ashburton vint occuper avec nous. Miss Ashburton, qui n'avait plus de famille, a moins été l'institutrice de ma mère que sa compagne et bientôt son amie ; j'ai vécu auprès de ces deux femmes ; toutes deux à l'air doux et triste ; je ne puis les revoir qu'en deuil. Un jour, un peu plus tard, ma mère remplaça le ruban noir du petit bonnet qu'elle portait le matin sur sa coiffure

---

\* La première partie de ce document est parue dans le n° 148 du BAAG.

plate, par un ruban mauve ; je me souviens de mon étonnement, et cela vous paraîtra sans doute ridicule, je la suppliai en sanglotant de l'ôter.

J'étais studieux, mais de santé délicate. La sollicitude de ces deux femmes toute occupée à prévenir ma fatigue, si elle n'a pas fait de moi un paresseux c'est que j'ai vraiment goût au travail. Dès les premières chaleurs elles se persuadent qu'il est temps pour moi de quitter la ville et que j'y pâlis de jour en jour. On parle de devoirs de vacances qui suppléeront bien aux leçons grâce à mon intelligence et mon zèle et, dès la mi-juin, nous partons pour Fongueusemare, aux environs du Havre, où mon oncle Bucolin nous reçoit chaque été et où je retrouve mon cousin Georges et Geneviève et Juliette mes cousines.

La maison est très grande ; je craindrais peut-être le grossissement du souvenir, mais je l'ai revue longtemps plus tard ; elle est blanche, carrée, à deux étages, pareille à beaucoup d'autres maisons de campagne du siècle avant-dernier. Elle ouvre une vingtaine de fenêtres sur le devant, autant par derrière ; elle n'en a pas sur le côté. Les fenêtres sont à petits carreaux ; quelques-uns, récemment remplacés font tache claire et les vieux à côté paraissent verts et ternis. Certains ont des défauts que nos parents appellent des « bouillons » ; l'arbre qu'on regarde au travers se dégingande, le facteur en passant devant prend une bosse brusquement.

Le jardin, rectangulaire, est entouré de murs. Il forme devant la maison une pelouse assez large, qu'ombrage un cèdre énorme, et dont une allée de sable et de gravier fait le tour, menant à la barrière d'entrée. De ce côté le mur s'abaisse pour laisser voir la cour de ferme qui enveloppe le jardin, une cour plantée de pommiers et qu'une avenue de hêtres limite et protège contre les vents de mer à la manière du pays.

Entre les côtés de la maison et le mur l'étranglement du jardin n'a laissé de place que pour insinuer un sentier et pour dissimuler un peu, à l'aide de hauts buissons et de lierre, la paroi des murailles aveugles.

Derrière la maison, au couchant, le jardin se développe à l'aise. Le feuillage de deux grands hêtres pourpres se rejoint au-dessus

d'une pelouse un peu vallonnée. Riante de fleurs, une allée devant des espaliers est abritée par un épais rideau de lauriers de Portugal et d'aucubas. Une autre allée, le long du mur du nord disparaît sous les branches ; les enfants l'appellent « l'allée noire » et passé le crépuscule ne s'y aventurent pas volontiers. L'allée aux fleurs et l'allée noire mènent au potager qui continue en contrebas le jardin après qu'on a descendu huit marches. Puis, de l'autre côté du mur que troue au fond du potager, dans un coin, une petite porte à secret, on trouve un bois taillis en pente où l'avenue de hêtres, de droite et de gauche, aboutit. Du perron au couchant, le regard, traversant le jardin, passant par dessus ce bosquet, retrouve un peu plus loin le plateau ; une riche moisson le couvre. À l'horizon pas très distant, l'église d'un village et, le soir, quand l'air est tranquille, les fumées de quelques maisons. Du perron du levant on ne voit que la cour de ferme.

Chaque beau soir d'été après dîner nous descendions dans ce que mon oncle appelait le bas jardin. Nous sortions par la petite porte secrète et allions jusqu'en un point de l'avenue qui dominait un peu la contrée ; là se trouvait un banc où mon oncle, ma mère et Miss Ashburton s'asseyaient, tandis que nous enfants retrouvions la demeure que chacun au pied d'un hêtre nous étions aménagée dans la mousse. La vallée s'emplissait de brume et le ciel se colorait au-dessus d'un bois plus lointain. En rentrant on s'attachait dans le jardin déjà sombre puis nous rentrions dans le salon où nous retrouvions ma tante qui ne sortait presque jamais avec nous, soit au piano, soit rêvant ou lisant, à demi couchée sur le divan. Pour nous enfants là se terminait la soirée. Mais bien souvent nous étions encore à lire dans nos chambres quand plus tard nous entendions monter nos parents.

Presque tout le temps que nous n'étions pas au jardin nous le passions dans la salle d'étude. C'était le bureau de mon oncle où l'on avait fait disposer des pupitres d'écolier. Mon cousin Georges et moi nous travaillions côte à côte ; derrière nous Geneviève et Juliette. Geneviève a un an de plus, Juliette un an de moins que moi ; leur frère Georges est de nous quatre le plus jeune.

Ce ne sont pas mes premiers souvenirs que je prétends écrire ici — mais ceux-là seuls qui forment cette histoire. C'est vraiment

à la mort de mon oncle que je puis dire qu'elle commence. Peut-être ma sensibilité surexcitée par notre deuil et, sinon par mon propre chagrin, du moins par la vue de celui de ma mère, me disposait-elle à de nouvelles émotions ; j'étais précocement mûri et lorsque cette année nous retournâmes à Fongueusemare. Juliette et Georges m'en parurent d'autant plus jeunes ; mais en revoyant Geneviève il me sembla brusquement que tous deux nous avions cessé d'être enfants.

Oui, c'était bien l'année de la mort de mon père. Ce qui précise ici mes souvenirs, c'est une conversation de ma mère avec Miss Ashburton, sitôt après notre arrivée. J'entre inopinément dans la chambre de ma mère ; elle cause avec son amie ; il s'agit de ma tante et je comprends que ma mère s'indigne de ce qu'elle n'ait pas pris le deuil ou qu'elle l'ait déjà quitté. Il m'est à vrai dire, aussi impossible d'imaginer ma tante Bucolin en noir que de rêver ma mère en vêtements de couleur. Ce jour d'arrivée, autant qu'il m'en souvient Lucile Bucolin portait une robe de mousseline. Miss Ashburton conciliante comme toujours, s'efforçait de calmer ma mère, en insinuant craintivement que le blanc après tout « est aussi de deuil ». — « Et vous appelez aussi de deuil, ce châle rouge qu'elle a jeté sur ses épaules ? »

C'est toujours dans les mois d'été que je voyais ma tante ; cela explique peut-être que je ne l'ai jamais vue qu'en corsage ouvert découvrant un peu les épaules. Cela scandalisait ma mère autant que la couleur de ce châle que constamment ma tante portait sur elle, mais presque toujours à demi retombé.

Lucile Bucolin était très belle ; il fallait qu'elle le fût extrêmement pour que dès l'âge de treize ans j'y fusse sensible ; mon souvenir pourtant ne s'exagère en rien sa beauté ; j'ai là une photographie d'elle qui la montre telle qu'elle était à cette époque, l'air si follement jeune encore qu'on l'eût prise pour la sœur de ses filles, dans une pose qui lui était familière : la tête inclinée sur une main au petit doigt mièvrément replié sur les lèvres. Une résille à larges mailles qui retient ses cheveux crêpelés à demi retombés sur la nuque ajoute à cet air enfantin, ainsi que le ruban de velours noir, retenant à son cou fluet un large médaillon de mosaïque que l'échancrure de son corsage laisse voir. De velours noir aussi est

la ceinture dont le nœud flotte sur la robe, toute de mousseline blanche à poids noirs.

[Lucile Bucolin est créole ; à ce que me raconta ma mère, elle avait perdu jeune ses parents, mais à l'enfant que j'étais ma mère ne pouvait pas tout dire ; je crois aujourd'hui que, ses parents, elle ne les a jamais connus ; orpheline ou abandonnée, elle fut recueillie par le ménage du pasteur Vautiers qui n'avait pas encore d'enfants et qui bientôt quitta La Martinique pour Le Havre où la famille Bucolin était fixée.

Je comprends qu'il se soit épris d'elle ; je ne comprends pas qu'il ait osé l'épouser. Elle resta d'ailleurs comme étrangère parmi nous] [*Tout ce passage barré, avec en marge la mention : pages du cahier*]

J'éprouvais déjà tout enfant un étrange malaise auprès d'elle, un sentiment qu'aujourd'hui encore je définis assez mal, fait de trouble, d'une sorte d'admiration et d'effroi. Peut-être un obscur instinct me prévenait-il contre cette femme ; puis je sentais obscurément qu'elle détestait Flora Ashburton et ma mère, que Mademoiselle Ashburton la craignait et que ma mère ne l'aimait pas.

Lucile Bucolin je voudrais ne plus vous en vouloir, oublier aujourd'hui que vous m'avez fait tant de mal... du moins j'essaierai de parler de vous [*avec indulgence barré*] sans dureté. Je vous revois presque toujours couchée, toujours lasse, sur le grand canapé du salon ou, sous le cèdre, dans le hamac, au montant duquel vous suspendiez par la bride votre chapeau de paille souple à grands bords. Et j'entends votre voix claire comme un chant d'oiseau, et zézayante ou garulante un peu, estropiant méchamment le nom de Mademoiselle Flora comme si prononcer correctement ce nom étranger était vraiment au dessus de ses forces : « Oh ! Miss Ashbretonne, ze vous en prie ! que vous seriez bonne de me ramasser mon mouchoir. » — Car toujours, crayon, livre, liseuse, mouchoir, quelque chose est à ramasser près de ma tante. C'est une curieuse manie qu'elle a : étendue sur les coussins du hamac on la voit, comme pour s'étirer, allonger les bras, puis, par négligence ou par jeu ouvrir la main et laisser tomber ce qu'elle tient. Un jour que je ramasse ainsi son livre qui s'est ouvert et abîmé sur le gazon, je vois que ce sont des vers et je rougis. Je ne

sais quelle pudeur d'enfant trouve indécent que cette femme-ci lût des vers. — Du reste elle lit peu ; le livre reste quelque temps ouvert sur ses genoux, montrant son dos et les feuillets contre la jupe, puis glisse entre la jupe et le hamac, puis tombe. Ou bien elle le tient à demi refermé, un doigt glissé entre les pages ; elle reste ainsi longtemps, le regard perdu, et lorsqu'elle nous entend approcher son regard ne se détourne pas pour nous voir. Parfois elle tire de sa ceinture un tout petit miroir à glissant couvercle d'argent qui pend à sa chaîne de montre avec divers menus objets ; elle se regarde, d'un doigt touche sa lèvre, cueille un peu de salive et s'en mouille le coin des yeux.

[Le soir, quand, avec mes parents, nous rentrons après avoir été jusqu'au banc de l'avenue, nous la retrouvons au piano ; elle joue nonchalamment mais non sans grâce quelque mazurka de Chopin ; puis s'arrête longuement, s'immobilise sur un accord, le répète pianissimo, puis très fort. Ma mère qui s'attarde avec Flora et moi sur le banc devant la fenêtre ouverte dit : « Mon Dieu ! que c'est énervant, chère amie ! » Miss Asburton murmure plusieurs fois « ..... » et fait tout doucement un petit geste de la main pour la calmer. *passage barré, puis encerclé avec en marge la mention : maintenir*]

[Mon oncle vient s'asseoir près de nous. Ma mère dit : « Al-lons ! va te coucher mon enfant. Tes cousines sont déjà montées depuis longtemps. » Alors je regagne ma chambre qui est auprès de celle de ma mère. *passage barré*]

Un jour de cet été ou de l'été suivant, car parfois dans ce décor toujours pareil mes souvenirs superposés se confondent, j'entre au salon chercher un livre ; elle y était. J'allais ressortir aussitôt. Elle qui d'ordinaire semble à peine me voir m'appelle : « Pourquoi t'en vas-tu si vite... Est-ce que je te fais peur ? » Alors crânant beaucoup je m'approche d'elle et prends sur moi de sourire et de lui tendre la main. Elle garde sa main dans l'une des miennes et de l'autre commence à me caresser la joue. « Sais-tu que tu as beaucoup grandi... bientôt tu ne pourras plus porter ces habits d'enfants. » J'avais une sorte de vareuse à large col marin ; sa main quitte ma joue, descend, semble chercher... Le souvenir de ces petits doigts curieux s'insinuant dans mon col, m'est horrible ;

j'eus un sursaut si brusque que le bouton sauta ; je criai : « Laissez-moi » et courus au fond du jardin jusqu'à un petit citerneau, où je trempai mon mouchoir que je m'appliquai sur le front, sur les joues, car mon visage était en feu.

## II

### Pages de cahier (BnF)

#### 1<sup>er</sup> cahier

Un matin avec un ruban violet au petit bonnet plat qu'elle porte le matin dans l'appartement, je n'en fus pas tant surpris que choqué.

Ce ne sont pas là mes premiers souvenirs, mais du moins les premiers de ceux-ci qui se rapportent à mon histoire.

Lucile Bucolin est créole ; à ce que me raconta ma mère, elle avait perdu très tôt ses parents ; mais devant l'enfant que j'étais, ma mère ne pouvait tout dire. Je crois bien que ses parents, Lucile ne les a jamais connus. N'importe ! abandonnée ou orpheline, elle fut recueillie par le ménage du pasteur Vautiers qui n'avait pas encore d'enfants et qui bientôt après, quittant La Martinique, amena celui-ci au Havre où la famille Bucolin était fixée. Les deux familles étaient très liées, se fréquentaient souvent. Mon oncle était alors employé dans une banque à l'étranger. Ce ne fut que trois ans après qu'il s'éprit d'elle au grand désespoir de ma mère, et demanda tout aussitôt sa main. Lucile avait alors seize ans. Entre temps Madame Vautiers avait eu deux enfants ; elle commençait à redouter pour eux l'influence de cette sœur adoptive dont le caractère s'affirmait plus bizarrement de mois en mois. Puis les ressources du ménage étaient limitées. Tout ceci, c'est ce que m'a redit ma mère pour m'expliquer que les Vautiers accueillirent la demande de mon père avec joie. Ce que je suppose au surplus c'est que la jeune Lucile commençait à les gêner terriblement. Je connais assez la société du Havre pour imaginer le genre d'accueil

qu'on fit à cette enfant d'une si étrange beauté. Le cher pasteur Vautiers, tel que je l'ai connu plus tard, doux, circonspect, naïf, sans ressources contre l'intrigue et complètement désarmé devant le mal, certainement devait être aux abois. Quant à Madame Vautiers, je n'en peux rien dire : elle mourut en couches d'un quatrième enfant, celui qui, de mon âge à peu près, devait devenir plus tard mon ami. C'est avec ce dernier fils, Charles, que le pasteur Vautiers, à l'époque où je commence ce récit, venait nous voir.

Il avait avec ma mère d'interminables entretiens pendant lesquels on envoyait les enfants avec Miss Ashburton chercher des champignons dans [?]. Nous ne rentrions qu'à l'appel de la cloche, à l'heure du thé. La table était apprêtée sous le cèdre, près du hamac où, couchée, rêvassait ma tante. Mon oncle sortait de son bureau, mâchonnant un faux cigare en bois pour tromper son besoin de fumer. Ma mère et le pasteur se faisant attendre on envoyait Juliette les avertir que « le thé allait être noir ».

La gêne du pasteur auprès de sa fille adoptive était probablement risible et ma tante s'en amusait. Je revois, tandis que Miss Ashburton fait les tartines et que Geneviève verse le thé, le jeu d'une petite pantoufle qui du haut du hamac tout au bout du pied se balance, qui ne tient plus qu'au fin bout de l'orteil, qui va tomber... cela tout près de l'oreille de Vautiers, qui ne peut [*quitter ?*], à la fin n'y tient plus, repousse sa chaise, dit d'une voix bien peu sévère : « Voyons, Lucile... » pendant que Miss Ashburton s'absorbe dans le soin des tartines, que le regard de ma mère se charge et que mon oncle tâche de détourner l'attention des enfants.

Et quand, un peu plus tard le pasteur se lève pour partir, ma tante qui baillait fait « ouf » presque à voix haute.

Certains jours Lucile Bucolin avait « sa crise ». Ça la prenait brusquement et mettait sens dessus dessous la maison. On se hâtait d'emmenager et d'occuper les enfants, mais on ne pouvait étouffer pour eux les cris qui partaient de la chambre à coucher du salon, des cris de bête, disons mieux : des cris d'hystérique. Mon oncle était aux champs ; on l'entendait dans les couloirs courant chercher de l'eau de Cologne ou de l'éther, et le soir à table, où ma tante ne paraissait pas encore, il gardait une mine anxieuse et vieillie.

Quand la crise était à peu près passée, Lucile Bucolin appelait ses enfants près d'elle, du moins Georges et Juliette ; Geneviève jamais.

Ces jours-là Geneviève s'enfermait dans sa chambre où parfois son père allait la retrouver, car il causait souvent avec elle, cherchant et trouvant sans doute près d'elle le soutien moral dont il avait besoin.

Ces crises impressionnaient beaucoup les domestiques ; je me souviens qu'un soir que la crise avait été particulièrement forte et que j'étais resté avec ma mère consigné dans sa chambre d'où l'on percevait moins ce qui se passait au salon, nous entendîmes brusquement la cuisinière courir dans le couloir en criant : « Que Monsieur descende vite ; la pauvre Madame est en train de mourir. » — Mon oncle était monté dans la chambre de Geneviève ; ma mère sortit à sa rencontre ; un quart d'heure après comme ils passaient sans y faire attention sous les fenêtres ouvertes de la chambre où j'étais resté, j'entendis la voix de ma mère : « Veux-tu que je te dise mon ami : tout cela, c'est de la comédie. » Et plusieurs fois séparant les syllabes : « De la co-mé-die. »

Ceci se passait vers la fin des vacances et deux ans après notre deuil. Je ne devais plus voir longtemps ma tante ; mais avant de parler du triste événement qui bouleversa notre famille et d'une petite circonstance qui, précédant de peu le dénouement, réduisit en pure haine le sentiment complexe et indécis encore que j'éprouvais pour Lucile Bucolin, il est temps, et pour la clarté même de mon récit que je vous parle de ma cousine Geneviève.

Que Gertrude Bucolin fût jolie, c'est ce dont je ne savais m'apercevoir encore ; j'étais requis et retenu près d'elle par un charme tout autre que celui de la simple beauté.

Gertrude ressemblait peut-être à sa mère ; mais que m'importe cette ressemblance des traits. Dans le regard de l'une je ne trouvais que ruse, inconscient mensonge et insolence, dans l'autre que tristesse douce et bonté. Que m'importent les mêmes cheveux un peu crépelés, s'ils pèsent sur un front non plus têtû, plus pensif encore que rêveur.

Cette émulation n'éperonnait-elle que moi ? Il ne me paraissait

pas que Gertrude fît rien à cause de moi ou pour moi, qui ne m'efforçais que pour elle. Tout, dans son âme sans apprêt restait de la plus naturelle beauté. Sa vertu gardait tant d'aisance et de grâce qu'elle semblait un abandon. À cause de son sourire enfantin la gravité de son regard était charmante ; je revois dans ma solitude ce regard si doucement, si tendrement interrogateur se lever, et comprends que mon oncle ait, dans son désarroi cherché près de sa fille aînée soutien, conseil et réconfort. Souvent, dans l'été qui suivit, je le vis causer avec elle. Son chagrin l'avait affreusement vieilli ; on ne le voyait plus que soucieux ; à peine parlait-il aux repas où parfois il montrait brusquement une sorte de joie de commande plus pénible que son silence ; il restait à fumer dans son bureau jusqu'au soir ; alors venait le retrouver Gertrude qui l'emmenait comme un enfant dans le jardin. Ils descendaient l'allée aux fleurs jusqu'au rond-point où nous avions porté des chaises. Ils restaient assis là tous deux jusqu'au dîner.

Un soir que je m'étais attardé à lire, assis sur le gazon à l'ombre d'un des hêtres pourpres, de l'autre côté de cette haie d'[?] qui séparait de l'allée aux fleurs la pelouse ; fort épaisse cette haie empêchait les regards, point les voix. Sans doute Gertrude et mon oncle venaient de parler de Robert ; mon nom alors fut prononcé par Gertrude et au moment où je commençais à distinguer leurs paroles, j'entendis mon oncle qui disait : « Oh ! Lui, il aimera toujours le travail ». Je voulus m'en aller, tout au moins faire quelque mouvement qui leur signalât ma présence ; mais quoi ! Crier « Je suis là ! Faites attention, je vous entends ! » Ce fut bien plus la gêne et la timidité que la curiosité d'en entendre davantage qui me retint. Du reste ils ne faisaient que passer... mais ils marchaient très lentement, Gertrude avait sans doute au bras le panier qu'elle portait souvent avec elle ; tout en marchant sans doute elle enlevait les fleurs fanées et nettoyait les espaliers qui cette année, transis par les fréquents brouillards de mer, laissaient tomber les fruits encore verts en abondance.

« Est-ce que mon oncle \* — était un homme remarquable ? » Je n'entendais point tout ; la voix de mon oncle un peu voilée ne me parvenait que par instants ; Gertrude reprit : « Très remarquable, dis ? Jérôme est intelligent, n'est-ce pas ? » — J'aurais beaucoup

aimé savoir ce que répondit mon oncle.

« Est-ce que tu crois qu'il deviendra quelqu'un de remarquable ? — Ici la voix de l'oncle se haussa : Mais mon enfant, je voudrais d'abord savoir ce que tu entends par ce mot. Remarquable ! Mais on peut être remarquable sans qu'il y paraisse, du moins aux yeux des hommes, très remarquable aux yeux de Dieu.

C'est bien ainsi que je l'entends, dit Gertrude. — Et puis... est-ce qu'on peut savoir ? Il est trop jeune ; oui, certainement il promet beaucoup — mais regarde tous ces fruits que tu ramasses ; ils promettaient aussi.

— Pourquoi est-ce qu'ils tombent ainsi sans mûrir ?

— Il y faut beaucoup de soleil, et pour les hommes beaucoup d'amour... »

Leur voix définitivement se perdit et je rentrai à la maison très songeur.

Au moment de ma prière du soir j'eus des remords de mon indiscretion involontaire et me promis de m'en accuser à Gertrude. Peut-être cette fois un peu de curiosité d'en savoir plus s'y mêlait.

Aux premiers mots que je lui dis le lendemain :

« Mais André, c'est très mal d'écouter ainsi. Tu devais nous avertir, ou t'en aller.

— Je t'assure que je n'écoutais pas ; que j'entendais sans le vouloir. Puis vous ne faisiez que passer.

— Nous allions lentement.

— Oui mais je n'entendais qu'à peine. J'ai cessé de vous entendre aussitôt. » — Gertrude ne pouvait m'en vouloir. — « Dis, que t'a répondu mon oncle quand tu lui as demandé ce qu'il fallait aux hommes et aux fruits pour mûrir.

— Bernard, dit-elle en riant, tu l'as parfaitement entendu, tu veux me le faire redire.

— Je t'assure que je n'ai entendu que le commencement, quand il parlait de soleil et d'amour.

— Oh ! Il a dit après qu'il fallait beaucoup d'autres choses.

— Mais toi qu'est-ce que tu avais répondu ?

Elle devint brusquement très grave :

— Quand il a parlé de soutien dans la vie, j'ai répondu que tu

avais ta mère.

— Oh ! Gertrude, je ne l'aurai pas toujours. Et puis, ce n'est pas la même chose...

Elle baissa le front :

— Pauvre Papa ! C'est ce que lui aussi m'a répondu.

En tremblant je lui pris la main.

— Tout ce que je serai plus tard, c'est pour toi que je le veux être.

— Moi aussi je peux te quitter.

Mon âme, ma vie fuyait dans mes paroles enfantines :

— Je ne te quitterai jamais.

Elle haussa un peu les épaules.

— N'es-tu pas assez fort pour marcher seul ? C'est seul que chacun de nous doit gagner Dieu.

— Mais c'est toi qui me montres la route.

— Pourquoi chercher un autre guide que le Christ. Crois-tu que nous soyons jamais plus près l'un de l'autre que lorsque chacun de nous deux, oubliant l'autre, nous prions Dieu.

— Oui, de nous réunir... c'est ce que je lui demande tous les matins et tous les soirs.

— Est-ce que tu ne comprends pas ce que peut être la communion en Dieu ?

— Si Gertrude ; je le comprends de tout mon cœur ; c'est se retrouver éperdument dans une même chose adorée. Il me semble que c'est pour te retrouver, précisément, que j'adore ce que je sais que tu adores aussi.

— Je ne crois pas beaucoup à la sincérité de cette adoration intéressée.

— Gertrude, tu m'en demandes trop. Je ferais fi du ciel, si je ne devais t'y retrouver.

Elle mit un doigt sur ses lèvres et presque impérativement :

— Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, dit-elle.

Puis souriant ineffablement, elle ajouta :

— Toutes choses vous seront données au surplus.

Sous prétexte d'aider son frère, Gertrude s'était mise au latin, mais plutôt, je suppose, pour continuer de m'accompagner dans

mes lectures et mes études, car elle était rapidement devenue beaucoup plus forte que Robert, ce qui n'était pas difficile, et qu'il n'était besoin pour sa classe. Nous avons pu nous procurer un nouveau testament dans le texte de la Vulgate et en savions par cœur de longs passages. La crainte de pouvoir passer, fût-ce à ses propres yeux, pour pédante, l'empêcha seule je crois d'apprendre aussi le grec — du moins elle me le disait en riant — car comme d'autres vers le jeu, elle était portée vers l'étude et apportait pour toute forme de culture une âme avide et très facilement emparée. Elle parlait aisément l'allemand et l'anglais dont elle lisait le plus volontiers les poètes ; ensemble nous nous étions appris tant bien que mal l'italien, sans maître, de sorte que nous le prononcions de manière fantaisiste, mais pas plus ridiculement après tout que les Français ne font le latin. Et je ne sais comment pour elle pouvait suffire chaque jour, car elle ne négligeait non plus aucun soin du ménage. Depuis le départ de ma tante s'occupant à peu près seule de la maison.

Si cela put m'empêcher peut-être parfois, ce ne fut pas comme on peut croire en retardant l'élan de mon esprit ; au contraire sa pensée souvent semblait laisser la mienne en arrière et me précédait librement. Mais son esprit choisissait ses voies selon elle et ce qui nous occupait alors, ce que nous appelions : la pensée, n'était souvent me semble-t-il aujourd'hui qu'un prétexte à quelque communion plus savante, qu'un déguisement du sentiment, qu'un revêtement de l'amour.

Ma mère avait pu s'inquiéter d'abord d'un sentiment dont elle ne mesurait pas encore la profondeur ; mais à présent sentant ses forces décliner, elle semblait vouloir nous réunir dans un même embrassement maternel. Les palpitations dont elle souffrait depuis longtemps devenaient de mois en mois plus fréquentes. Au cours d'une crise particulièrement violente, elle me fit approcher d'elle :

— Mon pauvre enfant, tu vois que je vieillis beaucoup, me dit-elle. Un jour je te laisserai brusquement.

Elle se tut un instant, très oppressée. Je ne chercherai pas à expliquer comment je lui dis brusquement :

— Maman, tu sais que je veux épouser Gertrude ?

Et ma phrase faisait suite à nos plus intimes pensées, car elle me dit aussitôt :

— Oui, c'est de cela que je voulais te parler, mon Jérôme. Depuis longtemps.

— Maman, m'écriai-je en sanglotant, tu crois qu'elle m'aime, n'est-ce pas.

— Oui mon enfant. Elle répéta plusieurs fois très tendrement : Oui mon enfant. Elle parlait péniblement. Elle me dit encore : Il faut laisser faire au Seigneur. Puis, comme j'étais incliné près d'elle, elle posa sa main sur mon front, dit encore :

— Que Dieu vous garde, mes enfants ! Que Dieu vous garde, puis tomba dans une sorte d'assoupissement dont je ne cherchai pas à la tirer.

Cette conversation ne fut jamais reprise, le lendemain ma mère se sentait mieux ; je repartis pour mes cours, et le silence se referma sur cette demi-confiance. Du reste, qu'eussé-je appris davantage ? Que Gertrude m'aimât je n'en pouvais douter un instant. Et quand je l'eusse fait jusqu'alors, le doute eut disparu pour jamais de mon cœur lors des tristes événements qui suivirent.

Ma mère s'éteignit très doucement un soir, entre Miss Ashburton et moi. La dernière crise qui l'enleva ne semblait d'abord pas plus forte que les précédentes. Elle ne prit un caractère alarmant que vers la fin, avant laquelle aucun de mes parents n'eût le temps d'accourir. C'est près de la vieille amie de ma mère que je restai à veiller la chère morte la première nuit. J'aimais profondément ma mère et m'étonnais malgré mes larmes de ne point sentir en moi de tristesse ; ou du moins lorsque je pleurais, c'était m'apitoyant sur Miss Ashburton qui voyait son amie plus jeune qu'elle de beaucoup d'années, la précéder ainsi devant Dieu. Le sentiment que ce deuil allait pouvoir précipiter vers moi Gertrude dominait immensément mon chagrin : « Ainsi tu sentiras, pense-je, ainsi tu sentiras que j'ai besoin de toi sur cette terre ; tu ne me refuseras plus ton soutien. » Gertrude ne savait-elle pas combien ma mère souhaitait notre mariage... car ma mère le souhaitait : « N'est-ce pas, Miss Ashburton... n'est-ce pas, ma mère le souhaitait, de pouvoir appeler sa nièce : mon enfant. » — « Pauvre

Jérôme, c'était le plus cher de ses vœux. »

Le lendemain arriva mon oncle. Il me tendit une lettre de Gertrude qui ne vint avec ma tante Plantier que le jour suivant. Cette lettre exprimait une sorte d'angoisse et presque de remords, une désolation de n'avoir pu, disait-elle, laisser ma mère s'endormir plus confiante.

« Combien je me désole de n'avoir pu lui dire avant sa mort ces quelques mots qui lui eussent donné ce grand contentement qu'elle attendait. »

Qu'eût pu signifier cette lettre ? Quels étaient donc ces mots qu'elle déplorait de n'avoir pas pu prononcer sinon ceux par lesquels elle eût engagé notre avenir. Pourtant j'étais si jeune encore que je n'osais demander déjà sa main. Du reste avais-je besoin de sa promesse ? N'étions-nous pas déjà comme fiancés. Notre amour n'était plus un secret pour nos proches ; mon oncle, pas plus que ma mère, n'y apportait d'obstacle ; même il me traitait déjà comme un fils. Tu viendras près de nous cet été, m'avait-il dit. Et m'embrassant, il ajoutait en souriant : « N'es-tu pas déjà presque mon enfant. »

Les vacances de Pâques, qui vinrent quelques jours après, je les passai au Havre, logeant chez ma tante Plantier, et prenant la plupart de mes repas chez mon oncle Bucolin. Mon amour pour Gertrude n'était point un secret pour eux, et sans en parler volontiers je n'en faisais point mystère ; eux-mêmes, loin d'y mettre obstacle, semblaient favoriser nos rapports. Lorsque, parlant de nos projets d'été, je manifestai quelques scrupules à venir habiter Fongueusemare à présent que j'étais sans ma mère, il fut convenu que pour autoriser mieux ma présence, ma tante Plantier —

### *Fragment isolé*

Ma détresse est intolérable, disait-elle. Mon Jérôme, mon ami, mon frère, combien je me désole de n'avoir pu lui donner avant sa mort le grand contentement qu'elle attendait. À présent, qu'elle me pardonne et que Dieu seul nous guide tous deux désormais dans la vie. Adieu, mon pauvre ami. Je suis, plus tendrement que jamais, ta

Ces paroles restaient assez vagues et je n'oserais encore y lire l'aveu que mon violent désir espérait si rien dans ses paroles et ses gestes n'avait su m'y encourager. Il semblait que se souvenant de la conversation qu'elle avait eue avec son père et qu'elle m'avait rapportée, elle eût à cœur de me montrer que je ne resterais pas sans appui. Son attitude était si neuve

Comment eussé-je souffert vraiment de mon deuil  
Favorisait la charmante exagération de son amour.

Mon pauvre enfant, je ne sais ce que tu as l'intention de faire cet été, mais j'attendrai de connaître tes projets avant de décider ce que je ferai moi-même ; si je peux t'être utile...

Je n'y ai pas encore beaucoup pensé, lui répondis-je. Peut-être essaierai-je de voyager.

— Tu sais que chez moi comme à Fongueusemare tu seras toujours bien accueilli. Tu feras plaisir à ton oncle et à Juliette en y allant.

— Vous voulez dire à Gertrude, repris-je.

— C'est vrai ! Croirais-tu que je m'étais figuré que c'était Juliette que tu aimais, jusqu'à ce que ton oncle m'ait parlé, il n'y a pas un mois. Tu sais, moi, je vous aime bien, mais je ne vous connais pas beaucoup ; j'ai si peu l'occasion de vous voir ; et puis je ne suis guère observatrice ; je n'ai pas le temps de m'arrêter pour regarder ce qui ne me regarde pas. C'est toujours avec Juliette que je t'avais vu jouer... j'avais pensé... elle est si jolie, si gaie.

— Oui, je joue volontiers avec elle, mais c'est Gertrude que j'aime.

— Très bien, très bien ; moi, tu sais, autant dire que je ne la connais pas ; elle parle moins que sa sœur ; je pense que si tu l'as choisie, tu as eu quelque bonne raison pour cela.

— Mais ma tante je n'ai pas choisi de l'aimer et je ne me suis jamais demandé quelles raisons j'avais de...

— Ne te fâche pas Jérôme ; moi je te parle sans malice. Tu m'as fait oublier ce que je voulais te dire. Ah ! voici : je pense que tout cela finira par un mariage, bien entendu ; mais tu es encore bien jeune, et à cause de ton deuil tu ne peux pas déjà te fiancer.

J'ai pensé que ce serait peut-être mal vu, ta présence à Fongueusemare sans ta mère.

Les considérations de ma tante me paraissaient injurieuses ou saugrenues, et je répondis assez sèchement :

— Ma tante, c'est pour cela précisément que je parlais de voyager.

— Oui ; eh bien mon enfant, j'ai pensé que ma présence pourrait faciliter les choses et je me suis arrangée de manière à être libre une partie de l'été.

— Miss Ashburton viendrait aussi, je suppose...

— Cela ne suffit pas. Je viendrai également. Oh ! Je n'ai pas la prétention de remplacer ta mère, ajouta-t-elle. J'aiderai les Bucolin à te recevoir, et ni toi, ni ton oncle, ni Gertrude n'aurez à vous sentir gênés.

Ma tante Plantier s'abusait sur l'efficacité de sa présence ; à vrai dire, cet été qui suivit, nous ne fûmes gênés que par elle. Ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle s'installa dès juillet à Fongueusemare, où Miss Ashburton et moi ne tardâmes pas à la rejoindre. Sous prétexte d'aider Gertrude et de diriger le ménage, elle emplissait la maison si tranquille d'une sorte de bourdonnement confus. Le soin qu'elle mettait à nous être agréable et, comme elle disait, à nous faciliter les choses, était si épais, que nous restions contraints et quasi muets devant elle. Elle devait nous trouver bien froids, Gertrude et moi. Et quand nous ne nous serions pas tus, aurait-elle pu comprendre la nature de notre amour ?

Un matin, après l'arrivée du courrier, elle m'appelle :

« Mon pauvre Jérôme je suis absolument désolée, ma fille est souffrante et m'appelle ; je vais être forcée de partir. »

Gonflé de scrupules, j'allai trouver mon oncle, ne pensant pas qu'après le départ de ma tante il serait décent que je m'attarde à Fongueusemare. Mais, dès mes premiers mots : « Eh ! pourquoi nous quitterais-tu, Jérôme, s'écria mon oncle. N'es-tu pas déjà presque mon enfant ? »

Ma tante n'était guère restée à Fongueusemare plus de quinze jours ; j'y passai le reste de mes vacances. Dès qu'elle fut partie, la maison parut se recueillir ; une sorte de sérénité l'habita, qui ressemblait beaucoup au bonheur. Mon deuil n'avait pas assombri

mais comme aggravé notre amour. Une vie au monotone cours commença où comme en un milieu très sonore le moindre mouvement de nos cœurs s'entendait.

Quelques jours après le départ de ma tante, nous parlâmes d'elle, à table, je me souviens :

Quelle agitation, disions-nous ! Se peut-il que les flots de la vie ne laissent pas plus de répit à son âme ? Belle apparence de l'amour, que devient ici ton reflet !... Car nous nous souvenions du mot de Goethe qui, parlant de Mme de Stein, écrivait : « Il serait beau de voir se réfléchir le monde dans cette âme » — et nous établissions aussitôt je ne sais

L'été cette année fut splendide. L'avenir même semblait rempli d'un inaltérable azur. Chaque matin notre ferveur avait triomphé de la tristesse et du deuil.

## 2<sup>ème</sup> cahier

L'été fuyait si pur, si lisse, que de ces glissantes journées ma mémoire aujourd'hui ne peut presque rien retenir. Aucun fait du moins ; des propos, des lectures que je ne sais pourquoi je rappellerais ici. [Chaque soir avant de m'endormir je regardais sur le gazon la tache de clarté qu'y jetait la petite lampe de Gertrude ; elle ne s'éteignait que très tard dans la nuit. *passage encerclé, avec la mention : réserver*]

L'été fuyait. Déjà la plupart des champs étaient vides, où la vue plus inespérément s'étendait. Déjà nous parlions de l'hiver

J'ai fait un triste rêve cette nuit, me dit-elle. Je vivais et tu étais mort. Non, je ne te voyais pas mourir. Simplement il y avait ceci : tu étais mort ; c'était affreux ; c'était tellement impossible que j'obtenais que simplement tu sois absent. Nous étions séparés et je sentais qu'il y avait moyen de te rejoindre ; je cherchais comment, et pour y arriver j'ai fait un tel effort que cela m'a réveillée.

Ce matin je crois que je restais sous l'impression de ce rêve ; c'était comme si je le continuais. Il me semblait que j'étais séparée de toi, que j'allais rester séparée de toi longtemps, longtemps, et très bas elle ajouta : toute ma vie — et que toute la vie il faudrait

faire un grand effort...

– Pourquoi ?

– Chacun, un grand effort, pour nous rejoindre.

Je ne prenais pas au sérieux, ou craignais de prendre au sérieux ses paroles. Mais comme pour y protester, en rougissant beaucoup, je lui dis :

– Eh bien moi, ce matin, j'ai rêvé que j'allais t'épouser si fort que rien, rien ne pourrait nous séparer – rien que la mort.

– Tu crois que la mort peut séparer.

– Je veux dire...

– Je crois qu'elle peut rapprocher, au contraire... oui, rapprocher ce qui a été séparé pendant la vie.

Tout cela entrainait en nous si avant que j'entends encore jusqu'à l'intonation de nos paroles. En les transcrivant je vois bien qu'elles paraîtront peu enfantines à ceux qui ne savent pas combien des propos d'enfants peuvent être graves. Qu'y puis-je ? chercherai-je à les excuser. Si je les apprêtais dans mon récit sans doute elles paraîtraient plus naturelles ; je les rapporte simplement et avec la plus grande fidélité.

(Conversation avec le père).

Ma mère qui d'abord s'était effrayée de la grande intimité – mariage – explication.

Mon pauvre enfant je m'en effrayais d'abord –

Je craignais que, [?] Seigneur

Je lui ai parlé

Mort de la mère

Intimité encore bien plus grande

Conversation avec l'oncle

Elle m'a supplié de n'exiger point d'elle de promesse ; elle m'a dit

mort

Lettre de Ger

Conversation avec l'oncle (un de ses enfants)

“ avec Gertrude

arrivée à la campagne de la tante  
Conversation après son départ  
Miss Ashburton

Je n'avais presque pas pu voir Abel Vauthier cette année. Devançant l'appel il s'était engagé tandis que je préparais ma licence en redoublant une rhétorique ; pour moi j'avais pu obtenir de remettre mon service à la sortie de Normale où nous devions entrer tous deux cette année.

Rentrant tous deux à Paris vers la fin d'octobre, nous nous vîmes avec plaisir. Au sortir de l'armée il avait voyagé plus d'un mois ; je craignais de le trouver gauchi, mais simplement il avait pris plus d'assurance sans perdre rien de sa séduction. Dans l'après-midi que nous passâmes au Luxembourg, je ne pus retenir ma confiance et lui parlai longuement de mon amour qu'il n'ignorait pas. Il avait cette dernière année acquis quelque connaissance des femmes ce qui lui permettait un air de supériorité un peu fate, dont au reste je ne m'offensais point. Il se montra peu satisfait que je n'eusse pas su poser le dernier mot comme il disait, émettant en axiome qu'il ne fallait jamais laisser une femme se reprendre. Je le laissais dire, en pensant que ses excellents arguments n'étaient bons ni pour moi ni pour elle et qu'il montrait tout simplement qu'il ne nous comprenait que bien peu.

Mon cher Jérôme,

J'ai beaucoup réfléchi à ce que tu me proposais (ce que je proposais ! appeler ainsi notre mariage !). J'ai peur d'être bien trop âgée pour toi. Cela ne te paraît peut-être pas encore parce que tu n'as pas encore eu l'occasion de voir d'autres femmes ; mais songe à ce que je souffrirais plus tard après m'être donnée à toi, si je vois que je ne peux plus te plaire. Tu vas t'indigner beaucoup sans doute en me lisant ; je crois entendre tes protestations ; mais pourtant je ne mets pas en doute ton amour : simplement je te demande d'attendre encore que tu sois un peu plus avancé dans la vie. Comprends que je ne parle ici que pour toi-même, car pour moi je crois bien que je ne pourrai jamais cesser de t'aimer.

Ta —

Cesser de nous aimer ! mais en est-il question Gertrude ! Tu parles comme si nous devions l'essayer.

(Il prend le train, etc.)

Le lendemain de notre arrivée, je reçus cette courte lettre de Geneviève.

[*un blanc, en face duquel :*]

Je t'écris ce que je n'ai pas pu te dire hier. Je prends la résolution de te parler, puis, près de toi, reste sans courage, et sens qu'il est au dessus de mes forces de te peiner.

Cesser de nous aimer ! Mais pouvait-il être question de cela ! [Elle parlait comme si nous devions l'essayer. *barré*]

J'étais encore plus étonné qu'attristé, mais si bouleversé que je courus montrer cette lettre à Abel.

Eh bien ! que comptes-tu faire ? dit celui-ci après avoir lu la lettre en hochant la tête et les lèvres serrées.

Je soulevai les bras, plein d'incertitude et de désolation.

J'espère au moins que tu ne vas pas répondre. Quand on commence à discuter avec une femme, on est perdu. Écoute : en couchant au Havre samedi soir, nous pouvons être à Fongueusemare dimanche matin et de retour pour lundi. Je n'ai pas revu tes parents depuis mon service ; c'est un prétexte suffisant et qui me fait honneur, et si Geneviève voit que ça n'est qu'un prétexte, tant mieux ! Je m'occuperai de Juliette pendant que tu causeras avec sa sœur. Tu tâcheras de ne pas faire l'enfant. À vrai dire il y a dans ton histoire quelque chose que [tu ne m'as pas bien raconté *barré*] je ne m'explique pas bien. Tu n'as pas dû tout me raconter. N'importe ; j'éclaircirai ça. Surtout n'annonce pas notre arrivée. Il faut surprendre ta cousine et ne pas lui laisser le temps de s'armer.

Le cœur me battait fort en poussant la barrière du jardin. Juliette aussitôt vint à notre rencontre en courant. Quant à Geneviève, occupée à la lingerie, elle ne se hâta pas de descendre. Nous causions avec mon oncle et Miss Ashburton quand enfin elle entra dans le salon. Si notre brusque arrivée la troubla, du moins sut-elle n'en laisser rien voir ; je pensais à ma conversation avec Abel et que c'était pour s'armer contre moi qu'elle était restée si

longtemps sans paraître. L'extrême animation de Juliette faisait paraître plus froide encore sa réserve. Je sentis qu'elle désapprouvait mon brusque retour ; du moins cherchait-elle dans son air à exagérer une désapprobation derrière laquelle je n'osais trop chercher une secrète émotion plus vive. Assise assez loin de nous près d'une fenêtre, elle paraissait toute absorbée dans un ouvrage de broderie dont elle repérait les points en remuant les lèvres. Heureusement qu'Abel parlait, car pour moi je ne m'en sentais pas la force, et sans les récits qu'il faisait de son année de service et de son voyage, les premiers instants de ce revoir eussent été très mornes. Mon oncle lui-même semblait particulièrement absorbé. Juliette sans doute par pitié pour notre gêne, poussait Abel dans d'interminables récits et montrait l'intérêt le plus vif pour des histoires qu'il me semblait qu'Abel inventait à plaisir et qu'il ne racontait sans doute avec tant de [?] que pour couvrir le silence qui risquait de peser sur nous.

Après le déjeuner Juliette me prit à part et m'entraîna dans le jardin. « Figure-toi qu'on me demande en mariage ! s'écria-t-elle dès que nous sommes seuls. La tante Plantier a écrit hier à Papa pour lui faire part des avances d'un viticulteur de Bordeaux ; quelqu'un de très bien affirme-t-elle, qui s'est épris de moi paraît-il pour m'avoir rencontrée quelque fois chez ma tante ce printemps.

Tu l'as remarqué, ce Monsieur, interrogeai-je avec une involontaire hostilité pour le postulant.

Oui ; je vois bien qui c'est. Une espèce de Don Quichotte bon enfant, sans culture, très laid, très vulgaire, assez ridicule et devant qui ma tante ne pouvait pas garder son sérieux, [parce que dès qu'il me voyait il commençait à bégayer. *barré*]

Est-ce qu'il a... des chances, dis-je sur un ton moqueur.

Voyons, Jérôme ! Tu plaisantes ! Un négociant ! Si tu l'avais vu tu ne me poserais pas la question.

Et... qu'est-ce que mon oncle a répondu ?

Ce que j'ai répondu moi-même ; que j'étais beaucoup trop jeune pour me marier... Malheureusement, ajouta-t-elle, ma tante avait prévu l'objection. Dans un post-scriptum de sa lettre elle dit que Monsieur Édouard Teissières, c'est son nom, consent à at-

tendre, que simplement il désire « prendre rang ». C'est absurde. Mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Je ne peux pourtant pas lui faire dire qu'il est trop laid.

Non, mais que tu ne veux pas épouser un viticulteur.

Elle haussa les épaules.

Ce sont, dit-elle, des raisons qui n'ont pas cours pour ma tante. Laissons cela. Geneviève t'a écrit ?

Elle parlait avec volubilité et semblait dans une grande agitation. Je lui tendis la lettre qu'elle lut en rougissant beaucoup. Il y avait presque un ton de colère dans sa voix quand elle me dit :

[Elle n'a pas le droit de te refuser...]

Tu comprends pourquoi elle l'a fait, demandai-je craintivement.

Peut-être. Puis tout aussitôt : À présent tu persisterais, qu'elle ne ferait que s'entêter. *passage abandonné, remplacé par :*

Alors qu'est-ce que tu vas faire ?

Je ne sais plus. À présent que je suis ici je sens que j'aurais plus facilement fait d'écrire, et je me reproche déjà d'être venu. Tu comprends ce qu'elle m'écrit.

Je comprends qu'elle veut te laisser libre.

Mais est-ce que j'y tiens à ma liberté ! Et tu comprends pourquoi elle m'écrit cela ?

Elle me répondit « Non » si sèchement que sans du tout sentir la vérité, du moins me persuadai-je dès cet instant que Juliette n'en était pas tout ignorante. Puis brusquement tournant sur elle-même et se racheminant vers la maison :

Maintenant laisse-moi. Ce n'est pas pour causer avec moi que tu es revenu. Nous sommes depuis bien trop longtemps ensemble. »

Elle s'enfuit plus qu'elle ne me quitta ; un instant après je l'entendis au piano. En était-ce donc fait de nos abandons enfantins, des libres conversations d'antan. Quand je rentrai dans le salon, sans arrêter de jouer elle causait avec Abel qui était venu la rejoindre.

J'errai quelques instants dans le jardin à la recherche de Geneviève. Elle était au fond du verger, cueillant au pied d'un mur bas les premiers chrysanthèmes qui mêlaient leur parfum à celui des

dernières feuilles mortes de la hêtraie. L'air était saturé d'automne. Le soleil ne tiédissait plus qu'à peine les espaliers mais le ciel était orientalement pur. Geneviève avait le visage [?] et encadré d'un grand [?] de toile blanche. Il ne parut pas que Geneviève — — mon approche. Au contraire elle fit vers moi quelques pas, souriant de ce sourire qui semblait me [?].

Tout me parut de nouveau, brusquement, comme éclairé par son regard, simple aisé, de sorte que sans aucun effort et de ma voix la plus naturelle je pus lui dire :

C'est ta lettre qui m'a fait revenir.

Je m'en suis bien doutée — puis, émoussant par l'inflexion de sa voix l'aiguillon de sa réprimande : et c'est bien là ce qui me fâche. Pourquoi as-tu mal pris ce que je disais. C'était pourtant bien simple. Et tout aussitôt il me parut qu'en effet ces difficultés n'existaient plus que dans mon esprit. Nous étions heureux ainsi ; pourquoi t'étonner que je refuse lorsque tu m'as proposé de changer ?

En effet, je me sentais heureux près d'elle, si parfaitement heureux que ma pensée devait chercher à ne différer plus en rien de la sienne, et je ne souhaitais plus rien au delà de son sourire et que de marcher avec elle ainsi dans un tiède chemin bordé de fleurs en lui donnant la main.

Si tu le préfères lui dis-je gravement, cédant d'un coup tout autre espoir et m'abandonnant à ce parfait bonheur de l'instant, si tu le préfères, nous ne nous fiancerons pas.

Son visage était encadré, caché presque au fond d'une grande coiffe zélandaise qu'Abel lui avait rapportée du voyage et qu'elle avait mise aussitôt. Elle ne se retourna pas d'abord à mon approche mais un léger tressaillement qu'elle ne put pas réprimer m'avertit qu'elle avait reconnu mon pas, et déjà je me raidissais, m'encourageais contre les reproches et la sévérité qu'allait faire peser sur moi son regard. Mais lorsque je fus assez près d'elle et que déjà, craintif, je ralentissais mon allure, sans d'abord tourner le front vers moi, mais le gardant baissé comme fait un enfant boudeur, elle tendit vers moi presque en arrière sa main qu'elle avait pleine de fleurs puis enfin, se retournant elle fit vers moi quelques pas et je vis son visage plein de sourire.

Si tu le préfères, nous ne nous fiancerons donc pas, lui dis-je, sentant défaillir en moi tout espoir. Quand j'ai reçu ta lettre j'ai bien compris en effet qu'auparavant j'étais heureux — que ce bonheur, j'allais le perdre, que je t'aimais assez pour t'attendre toute ma vie, mais que te voir douter de mon amour m'était absolument insupportable, plus encore je crois que si je devais douter du tien.

Quand j'ai reçu ta lettre, j'ai bien compris que j'étais heureux en effet et que j'allais cesser de l'être. Non Geneviève, rend-moi ce bonheur que j'avais. Je ne puis pas m'en passer. Je t'aime assez pour t'attendre toute ma vie mais que tu doives cesser de m'aimer ou que tu doutes de mon amour, cette pensée m'est insupportable.

Hélas ! Jérôme, je n'en puis pas douter. Et sa voix en me disant cela était à la fois calme et triste ; le sourire qui l'illuminait était si sereinement [tendre *barré*] beau que je prenais honte de mes protestations ; il me semblait que d'elles seules venait cet arrière son de tristesse que prenaient ses intonations, et qu'à le taire elle servait mieux son amour que moi le mien à l'exprimer. Sans aucune transition je commençai de parler de mes projets, de mes études, de cette nouvelle forme de vie dans laquelle je me promettais tant de profits. L'École Normale n'était pas alors ce qu'elle est devenue depuis peu ; une discipline assez rigoureuse ne pesait qu'aux esprits indolents ou rétifs, elle favorisait l'effort d'une volonté studieuse. Il me plaisait que cette habitude quasi monacale me préservât d'un monde qui du reste m'attirait peu, mais qu'il m'eût suffi que Geneviève eût pu craindre pour qu'il me fit horreur aussitôt. Miss Ashburton gardait à Paris l'appartement qu'elle occupait d'abord avec ma mère. Ne connaissant guère qu'elle à Paris, Abel et moi passerions quelques heures de chaque dimanche auprès d'elle ; chaque dimanche j'écrirais à Geneviève et ne la laisserais rien ignorer de ma vie.

Nous étions assis à présent sur le cadre des châssis ouverts qui laissaient déborder au hasard d'énormes tiges de pastèques dont les derniers fruits étaient cueillis. Geneviève m'écoutait, me questionnait, jamais je n'avais encore senti sa tendresse plus attentive ni son affection plus pressante. Crainte, souci, même le plus léger émoi s'évaporait sous son sourire, se résorbait dans cette intimité charmante comme les brumes dans le parfait azur du ciel.

Assis sur un banc du jardin où Juliette et Abel étaient venus nous rejoindre, nous occupâmes la fin du jour à relire le *Laus Veneris* de Swinburne, chacun de nous en lisant tour à tour une strophe. Le soir vint.

Allons ! dit-elle, m'embrassant au moment de notre départ, plaisantant à demi mais pourtant avec cet air de sœur aînée que peut-être ma conduite inconsidérée l'incitait à prendre et qu'elle affectait volontiers — promets-moi maintenant de n'être plus si sot désormais.

Eh bien, es-tu fiancé ? me dit Abel dès que nous fûmes de nouveau seuls.

Mon cher, il n'en est plus question, répondis-je, ajoutant aussitôt d'un ton qui coupait court à toute nouvelle question — et cela vaut beaucoup mieux ainsi. Jamais je n'ai été plus heureux que ce soir.

Moi non plus s'écria Abel ; puis brusquement, en me sautant au cou : je m'en vais te dire quelque chose d'admirable, d'extraordinaire : Jérôme, je suis amoureux fou de Juliette. Déjà je m'en doutais un peu l'an dernier, mais j'ai vécu depuis et je n'avais rien voulu te dire avant de l'avoir revue.

À présent c'en est fait. Ma vie est prise. J'aime, que dis-je aimer, j'idolâtre Juliette. Depuis longtemps il me semblait bien que j'avais pour toi une espèce d'affection de beau-frère. Puis riant et jouant il m'embrassait encore à tour de bras et se roulait comme un enfant sur les banquettes du wagon qui nous ramenait à Paris. J'étais tout suffoqué par son aveu, et quelque peu gêné par l'appoint de littérature que je sentais s'y mêler ; mais le moyen de résister à tant de véhémence et de joie.

Enfin quoi ! t'es-tu déclaré, parvins-je enfin à lui demander entre deux effusions.

Mais non, mais non, s'écria-t-il, je ne veux pas brûler déjà le plus charmant chapitre de l'histoire.

Le meilleur moment des amours

N'est pas quand on a dit je t'aime.

Voyons, tu ne vas pas me reprocher ça, toi le maître de la lenteur.

Mais enfin, repris-je un peu agacé — penses-tu qu'elle, de son

côté ?

Tu n'as donc pas vu son trouble en me revoyant ! et tout le temps de notre visite, cette agitation, ces rougeurs, cette profusion de paroles. Non ! tu n'as rien vu, naturellement, parce que tu es tout occupé de Geneviève. Et comme elle me questionnait, et comme elle buvait mes paroles ! Son intelligence s'est rudement développée depuis un an. Je ne sais pas où tu as pris qu'elle n'aimait pas la lecture ? Tu crois toujours qu'il n'y en a que pour Geneviève. Mais, mon cher, c'est étonnant tout ce qu'elle connaît ! Sais-tu à quoi nous nous sommes amusés avant le dîner ? À nous remémorer un *Canzone* du Dante, le plus long précisément ; chacun de nous récitait un vers — et elle me reprenait quand je me trompais. Tu sais bien : « *Amor che nella mente mi ragiona* ».

Tu ne m'avais pas dit qu'elle avait appris l'italien.

C'est que je ne le savais pas moi-même, dis-je assez surpris.

Comment ! au moment de commencer le *Canzone* elle m'a dit que c'était toi qui le lui avais fait connaître.

Elle m'aura sans doute entendu le lire à Geneviève, un jour qu'elle cousait ou brodait auprès de nous ; mais qu'elle comprenait, du diable si elle a laissé paraître.

Vrai ! Geneviève et toi vous êtes stupéfiants d'égoïsme. Vous voilà tout confits dans votre amour — et vous n'avez pas un regard pour l'éclosion de cette intelligence, de cette âme ! Ça n'est pas pour me faire un compliment, mais tout de même il était temps que j'arrive. Mais non, mais non, je ne t'en veux pas, tu vois bien. Seulement promets-moi : pas un mot de tout ça à Geneviève. Je prétends mener cette affaire tout seul. [Prise comme je la sens déjà, j'aurai le courage de la laisser jusqu'aux vacances du nouvel an, de ne rien faire. Non, je ne lui écrirai même pas. Mais barré]

### 3<sup>ème</sup> cahier

#### Porte étroite

— Je prétends mener cette affaire tout seul. Juliette est prise ; c'est certain, et assez pour que j'ose la laisser jusqu'aux prochaines vacances. Je ne pense même pas lui écrire. Mais, le congé du

nouvel an, nous irons tous deux le passer au Havre, et alors —

Et alors ?

Eh bien ! Geneviève apprendra tout d'un coup nos fiançailles. Je compte mener ça rondement. Et tu sais ce qui va se passer ? Ce consentement de Geneviève, que tu n'es pas capable de décrocher, je te l'obtiendrai par la force de notre exemple. Nous lui dirons qu'on ne célébrera pas notre mariage avant le vôtre...

Il continuait, me submergeant sous un intarissable flux de paroles qui ne s'arrêta même pas avec l'arrivée du train à Paris, même pas avec notre rentrée à Normale car, bien que nous ayons fait à pied le chemin de la gare à l'École et malgré l'heure avancée de la nuit, il m'accompagna dans ma chambre où nous prolongeâmes la conversation jusqu'au matin.

L'enthousiasme d'Abel disposait du présent et de l'avenir. Il voyait, racontait déjà nos doubles noces, imaginait, peignait la surprise et la joie de chacun, s'éprenait de la beauté de notre histoire, de notre amitié, de son rôle dans mes amours. Je me défendais mal contre une si flatteuse chaleur, m'en sentais enfin pénétré et cédaï doucement à l'attrait de ces propositions chimériques. À la faveur de notre amour se gonflait notre ambition et notre courage ; à peine au sortir de l'École, notre double mariage consommé, nous partions tous quatre en voyage, puis nous lancions dans d'énormes travaux ; où nos femmes devenaient volontiers nos collaboratrices. Abel que le professorat attirait peu et qui se croyait né pour écrire gagnait rapidement au moyen de quelque pièce à succès la fortune qui lui manquait. Pour moi, plus attiré par l'étude que par le profit qui peut en revenir je voulais... mais que sert de rapporter ici tant d'espoirs [d'une ambition sans *barré*]

Le lendemain nous nous plongeâmes dans le travail.

Le temps, jusqu'aux vacances du nouvel an, était si court, que tout exalté par mon dernier entretien avec Geneviève, ma foi put ne pas défaillir un instant. Ainsi que je [le lui avais *barré*] me l'étais promis, je lui écrivis très longuement chaque dimanche ; les autres jours, me tenant assez à l'écart de mes camarades dont le scepticisme m'offusquait et ne fréquentant guère qu'Abel, je vivais avec la pensée de Geneviève et couvrais mes livres favoris d'indications à son usage, soumettant à l'intérêt qu'elle y pourrait

prendre l'intérêt que moi-même y cherchais. Ses lettres ne laissaient pas que de m'inquiéter ; encore qu'elle répondît assez régulièrement aux miennes, je croyais voir plutôt, dans son zèle à me suivre, un souci de m'encourager dans mon travail qu'un abandon de son esprit, et même il me semblait, tandis qu'appréciations, critiques, discussions ne m'étaient qu'un moyen d'exprimer ma pensée, qu'au contraire elle s'aidât de tout cela pour me cacher la sienne. Parfois même je doutais si elle ne s'en faisait pas comme un jeu. N'importe : j'étais bien résolu à ne me plaindre de rien, et chacune de mes lettres n'étaient colorées que de mon bonheur.

Vers la fin de décembre nous partîmes pour Le Havre Abel et moi. [Il descendit chez *barré*] [Son père nous attendait à la gare et l'emmena tout aussitôt ; il devait venir me retrouver le lendemain matin chez ma tante Plantier, comme aux vacances de Pâques dernières. *barré*]

[Le soir de mon arrivée ma tante Plantier, chez qui j'étais descendu, se trouvant seule dans son salon lorsque j'y entrai, ne tarda pas à aborder le sujet qui me tenait au cœur. Pleine de bons vœux et incapable de détours, elle me demanda tout uniment *barré*]

Je descendis chez ma tante Plantier. Elle n'était pas dans la maison quand j'arrivai. Mais à peine avais-je eu le temps de m'installer dans ma chambre qu'un domestique vint m'avertir qu'elle était rentrée et m'attendait dans le salon.

À peine s'informa-t-elle d'abord et sommairement de ma santé, de mon installation à l'École, de mes études, puis abordant sans précautions oratoires un sujet qui lui tenait à cœur :

Eh bien mon enfant, commença-t-elle, es-tu content de ton séjour à Fongueusemare de cet été ? As-tu pu un peu avancer tes affaires ?

J'étais péniblement choqué par cette manière sommaire et péremptoire de parler de

Mais cela était dit sur un ton si cordial, mais elle me prenait les mains d'une manière si [*un blanc*] que j'avais plus envie de rire que de me fâcher ; néanmoins je me rebiffai quelque peu.

Moi personnellement je n'approuve pas beaucoup les longues

fiançailles ; cela peut fatiguer la jeune fille mais c'est quelquefois bien touchant.

Ce n'est que vers la fin du jour qu'on devait illuminer l'arbre de Noël et qu'enfants, parents et amis devaient se réunir autour. Désœuvré, plein d'angoisse et d'impatience, après avoir accompagné Abel, pour tromper mon attente je me lançai dans une longue course sur la falaise de Sainte-Adresse, m'égarai, fis si bien que lorsque je rentrai chez ma tante Plantier, la fête était depuis quelque temps commencée.

Dès le vestibule j'aperçus Geneviève ; elle semblait m'attendre et vint aussitôt vers moi. Ses traits étaient tirés et l'expression de son visage douloureuse.

Pourquoi n'es-tu pas rentré plus tôt ? [J'aurais voulu te parler *barré*] me dit-elle d'une voix rapide.

Je me suis égaré sur la falaise. Mais tu sembles souffrante ; [qu'est-ce que tu as Geneviève ? *barré*]

J'ai mal à la tête simplement, les enfants font tant de bruit dans le salon, j'ai dû me réfugier ici. Ah ! j'aurais voulu te parler... Non maintenant il n'est déjà plus temps, ajouta-t-elle comme je lui disais que j'étais prêt à l'écouter.

[Qu'est-ce que tu faisais ? *barré*] Pourquoi viens-tu si tard ? me dit-elle d'une voix rapide et oppressée. J'aurais voulu te parler.

Je me suis perdu sur la falaise... Mais es-tu souffrante ? Oh ! Geneviève, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je voulais te dire...

Elle resta devant moi un moment comme interdite et les lèvres tremblantes ; une telle angoisse m'étreignait que je n'osais l'interroger ; elle posa sa main sur mon cou comme pour attirer mon visage. Des invités circulaient non loin de nous... sa main, comme je croyais qu'elle allait parler, retomba.

— Il n'est déjà plus temps murmura-t-elle ; puis, voyant mes yeux s'emplier de larmes et comme si cette dérisoire explication eût pu suffire à me calmer, et comme répondant à l'interrogation de mon regard : Non, rassure-toi, simplement j'ai mal à la tête... ces enfants font un tel vacarme... j'ai dû me réfugier ici. Il est temps que je retourne auprès d'eux maintenant. Laisse-moi.

Elle me quitta brusquement ; des invités entrèrent précisément alors dans le vestibule et me séparèrent d'elle. Quand je voulus la rejoindre dans le salon, des enfants s'étaient emparé d'elle car elle organisait leurs jeux.

Comme pour la rejoindre je passais dans l'embrasure d'une fenêtre, Juliette qui s'y tenait presque cachée me saisit le bras.

Court entretien avec Juliette.

Elle court rejoindre un groupe où la tante et M. X causent.

Elle portait au cou, à demi disparue dans l'échancrure de son corsage clair, une ancienne petite croix d'améthyste que je lui avais donnée en souvenir de ma mère, mais que je ne lui avais pas encore vu mettre.

Ma chère tante,

Nous avons dû veiller Juliette toute la nuit. Après une grande agitation elle est tombée ce matin dans un état de prostration qui nous inquiète. Le Dr X affirme pourtant qu'il n'y a là qu'un trouble nerveux passager mais ordonne le plus grand calme. Veuillez en avertir Jérôme afin qu'il ne cherche pas à nous voir ; Juliette pourrait reconnaître son pas ou sa voix.

### III

#### *Feuillets portant en tête la mention :* **à dactyl. En 4 ex.** **(BLJD)**

J'ai peine à continuer ce récit. J'eus peine à continuer à vivre. Je ne trouvais d'autre raison à ma vie que mon amour, me raccrochais désolément à lui, et n'attendais plus rien, et ne voulais plus rien attendre qui ne me vînt de mon amie.

Le lendemain, comme je m'apprêtais à aller la voir, ma tante m'arrêta et me tendit cette lettre qu'elle venait de recevoir :

..... « La grande agitation de Juliette n'a cédé que vers le matin aux potions prescrites par le docteur. Je supplie Jérôme de

ne pas venir d'ici quelques jours ; Juliette pourrait reconnaître son pas ou sa voix et le plus grand calme lui est nécessaire...

Je crains que l'état de Juliette ne me retienne ici. Si peut-être je ne peux revoir Jérôme avant son départ, dis-lui, chère tante, que je lui écrirai... »

La consigne ne visait que moi. Libre à ma tante, libre à tout autre de sonner chez les Bucolin ; et ma tante ne me cachait pas qu'elle comptait y aller ce matin même. Le bruit que je pouvais faire ? Quel médiocre prétexte... N'importe :

— C'est bien. Je n'irai pas — dis-je à ma tante. Et peut-être m'en coûtait-il beaucoup de ne pas revoir Gertrude aussitôt ; mais pourtant je craignais ce revoir ; je craignais qu'elle ne me tînt pour responsable de l'état de sa sœur, et supportais plus aisément de ne pas la revoir que de la revoir irritée ; puis, s'il m'en coûtait ici de m'abstenir, ne me suffisait-il pas qu'elle l'eût demandé ?...

Du moins voulus-je revoir Abel. À sa porte, une bonne me remit un billet :

[Mon cher Jérôme *barré*]

Je laisse ce mot pour que tu ne t'inquiètes pas. Rester au Havre, si près de Juliette, et ne pouvoir la revoir, m'était intolérable. Je me suis embarqué pour Southampton hier soir, presque aussitôt après t'avoir quitté. C'est à Londres, chez S\*\*\* que j'achèverai ces vacances. Nous nous retrouverons à l'École [au jour de la rentrée *barré*].

.... Tout secours humain m'échappait à la fois. Je ne prolongai pas plus longtemps un séjour au Havre qui ne me réservait rien que de douloureux, et regagnai Paris, devançant la rentrée. C'est vers Dieu que je tournai mes regards, vers Celui de qui découle toute consolation réelle, toute grâce et tout don parfait. C'est à Lui que j'offris l'endolorissement de mon cœur. Je pensais que se réfugiait aussi vers Lui Gertrude et de penser qu'elle priait encourageait, exaltait ma prière. J'en vins à remercier Dieu d'exiger de moi cette attente où se fortifiât ma vertu.

Un long temps passa, de méditation religieuse et d'étude, sans autres événements que les lettres de Gertrude et celles que je lui écrivais. J'ai gardé toutes ses lettres ; hélas ! j'ai toutes les miennes aussi, maintenant. Mes souvenirs, dorénavant confus, s'y

repèrent...

C'est par ma tante d'abord [et par elle seule longtemps *barré*] que j'eus des nouvelles du Havre ; j'appris par elle quelles inquiétudes le pénible état de Juliette avait donné les premiers jours. Douze jours après mon départ, enfin, je reçus ce billet :

« Pardonne-moi, mon cher Jérôme, si je ne t'ai pas écrit plus tôt. L'état de notre pauvre Juliette ne m'en a guère laissé le temps. Depuis ton départ je ne l'ai presque pas quittée. J'avais prié ma tante de te donner de mes nouvelles et je pense qu'elle l'aura fait. Tu sais donc que depuis trois jours Juliette va mieux. Je remercie Dieu déjà, mais n'ose encore me réjouir. »

Robert également, dont jusqu'à présent je ne vous ai qu'à peine parlé, avait pu, rentrant à Paris quelques jours après moi, me donner des nouvelles de ses sœurs. À cause d'elles je m'occupais de lui plus que la pente de mon cœur ne m'y eût naturellement porté ; chaque fois que l'école d'agriculture où il était entré le laissait libre, je me chargeais de lui et m'ingéniais à le distraire.

C'est par lui que j'avais appris ce que je n'osais demander ni à Gertrude ni à tante : M. Teissière était venu très assidûment prendre des nouvelles de Juliette, mais quand Robert avait quitté Le Havre, elle ne l'avait pas encore revu. J'appris aussi que Juliette, depuis mon départ avait gardé devant sa sœur un obstiné silence que rien n'avait pu vaincre.

Puis par ma tante, peu après, je sus que ces fiançailles de Juliette, que Gertrude, je le pressentais, espérait aussitôt rompues, Juliette elle-même avait demandé qu'on les rendît le plus tôt possible officielles. Cette détermination contre laquelle conseils, injonctions, supplications se brisaient, barrait son front, bandait ses yeux et la murait dans son silence... Mais je ne veux pas, je vous l'ai dit, ajouter aucun commentaire, apporter aucun effort, aucun art, pour relier mes souvenirs ou les fragments de lettres qui y suppléent et que je vais copier ici.

Du temps passa ; je ne recevais de Gertrude, à qui du reste je ne savais qu'écrire, que les plus décevants billets. L'épais brouillard d'hiver m'enveloppait, et ma lampe d'étude, et toute la ferveur de mon amour et de ma foi écartaient mal, hélas ! la nuit et le

froid de mon cœur. — Du temps passa.

Puis un matin de printemps subit, une lettre de Gertrude à ma tante — que ma tante, absente du Havre à ce moment, me communique — où je copie ce qui peut éclairer cette histoire.

..... « Admire ma docilité. Ainsi que tu m'y invitais, j'ai reçu M. Teissière ; j'ai causé longuement avec lui. Je reconnais qu'il s'est montré parfait et j'en viens presque à croire, je l'avoue, que ce mariage pourra n'être pas si malheureux que je le craignais d'abord. Certainement Juliette ne l'aime pas ; mais lui me paraît de semaine en semaine moins indigne d'être aimé. Il parle de sa situation avec clairvoyance et ne se méprend pas au caractère de ma sœur ; mais il a grande confiance dans l'efficacité de son amour à lui, et se flatte qu'il n'y ait rien que sa constance ne pourra vaincre. C'est te dire qu'il est fort épris.

En effet, je suis extrêmement touchée de voir Jérôme s'occuper ainsi de mon frère. Je pense bien qu'il ne fait cela que par devoir, car le caractère de Robert a bien peu de rapports avec le sien — et peut-être un peu pour me plaire ; mais sans doute il a déjà pu reconnaître que plus le devoir qu'on assume est ardu, plus il éduque l'âme et l'élève. [Ta vieille nièce fait *barré*] Voilà des réflexions bien sublimes. Ne souris pas trop de ta grande nièce, car ce sont ces pensées qui me soutiennent et qui m'aident à tâcher d'envisager le mariage de Juliette comme un bien.

Que ton affectueuse sollicitude m'est douce, ma chère tante !... Mais ne crois pas que je sois malheureuse ; je puis presque dire : au contraire — car l'épreuve qui vient de secouer Juliette a eu son contrecoup en moi et m'a, je crois, rapprochée de Dieu. Ce mot de l'Écriture que je répétais sans trop le comprendre s'est éclairé pour moi : « Malheur à l'homme qui met sa confiance dans l'homme »... Bien avant de la retrouver dans la Bible, j'avais lu cette parole, sais-tu où ? sur une petite image de Noël que Jérôme m'a envoyée lorsqu'il n'avait pas douze ans et que je venais d'en prendre quatorze. Il y avait, à côté d'une gerbe d'assez vilaines fleurs, qui nous paraissaient alors très jolies, ces vers d'une phrase de Corneille :

Quel charme vainqueur du monde  
Vers Dieu m'élève aujourd'hui ?

Malheureux l'homme qui fonde  
Sur les hommes son appui !

auxquels j'avoue que je préfère infiniment le simple verset de Jérémie. Sans doute Jérôme avait alors choisi cette carte sans faire grande attention au verset ; ou plutôt je pense que c'est Dieu qui la lui fit choisir... Mais, si j'en juge d'après ses lettres, ses dispositions aujourd'hui sont assez semblables aux miennes, [le voici tout occupé par son travail *barré*] et je remercie Dieu chaque jour de nous avoir du même coup rapprochés tous deux de Lui.

Me souvenant de notre conversation, je ne lui écris plus aussi longuement que par le passé, pour ne pas le troubler dans son travail. Tu vas trouver sans doute que je me dédommage en parlant de lui ; de peur de continuer, j'arrête vite ma lettre ; pour cette fois ne me gronde pas trop. »

Qu'ai-je affaire des réflexions que me suggéra cette lettre. Je maudis l'indiscrète intervention de ma tante (qu'était-ce que cette conversation à laquelle faisait allusion Gertrude, et qui me valait son silence ?), la maladroite attention qui la poussait à me communiquer ceci. Si déjà je supportais mal le silence de Gertrude, ah ! ne valait-il pas mille fois me laisser ignorer que ce qu'elle ne me disait plus, elle l'écrivait à quelque autre ! — Tout m'irritait ici, et de l'entendre raconter si facilement à ma tante les menus secrets d'entre-nous, et le ton naturel, et la tranquillité, le sérieux, l'enjouement...

— Mais non, mon pauvre ami ! rien ne t'irrite dans cette lettre que de savoir qu'elle ne t'est pas adressée — me dit Abel, mon compagnon quotidien, Abel à qui seul je pouvais parler et vers qui, dans ma solitude, me repençais sans cesse faiblesse, besoin plaintif de sympathie, et dans mon embarras, défiance de moi, crédit que j'attachais à son conseil, malgré la différence de nos natures, ou à cause d'elle plutôt...

— Étudions ce papier, dit-il en étalant la lettre sur son bureau. Trois nuits avaient déjà passé sur mon dépit, que j'avais su garder par devers moi quatre jours ! J'en venais presque naturellement à ce que mon ami sut me dire :

— La partie Juliette-Teissière, nous l'abandonnons au feu de l'amour, n'est-ce pas. Nous savons ce qu'en vaut la flamme !

Parbleu ! Teissière me paraît bien le papillon qu'il faut pour s'y brûler...

— Laissons cela, lui dis-je, offusqué comme souvent par les plaisanteries d'Abel. Venons au reste.

— Le reste ? fit-il... Tout le reste est pour toi ! Plains-toi donc ! Pas une ligne, pas un mot que ta pensée n'emplisse. Autant dire que la lettre entière t'est adressée ; la tante Félicie, en te la renvoyant n'a fait que la retourner à son [véritable *barré*] premier destinataire.

— N'empêche, repartis-je, que si Gertrude se doutait que ma tante...

— Aussi ne vas-tu pas le lui dire, je présume... Mais, tout de même, ce qu'elle dit là, elle avait besoin de l'écrire ; et c'est faute de toi qu'elle s'adresse à cette brave femme, comme au premier pis-aller ; qu'est-ce que peuvent bien lui faire, à ta tante, les vers de Corneille — qui, entre parenthèse, sont de Racine ; — c'est avec toi qu'elle cause, te dis-je ; c'est à toi qu'elle dit tout cela. Tu n'es qu'un sot si Gertrude, avant quinze jours ne t'écrit pas tout aussi longuement, aisément, agréablement... que dis-je : bien plus, et bien plus pathétiquement...

— Elle n'en prend guère le chemin !

— Mais, homme de peu de foi ! il ne tient qu'à toi qu'elle le prenne ! Parbleu ! tu lui fais peur !... Tu prends, sitôt qu'il s'agit d'elle, des airs éperdus et tu ne peux, je ne dis même pas lui parler, mais parler d'elle sans pousser d'énormes soupirs... Près d'elle, je t'ai vu ; tu n'es jamais naturel...

Tu veux mon conseil, reprit-il au bout d'un instant. Ne souffle plus mot, d'ici... longtemps, d'amour, ni de mariage entre vous ; ne vois-tu pas que, depuis l'accident de sa sœur, c'est à cela qu'elle en veut. Travaille sur la fibre fraternelle et parle-lui de Robert inlassablement — puisque tu trouves la patience de t'occuper de ce crétin. Continue simplement d'occuper son intelligence ; tout le reste suivra. Mais attardez-vous au premier chapitre : « Des ouvrages de l'esprit ». Elle est contre cela sans défense et n'entre en défiance que dès que tu te remets à soupirer... Nom d'un chien ! si c'était à moi de lui écrire !...

— Tu ne serais pas digne de l'aimer.

## IV

### Version dactylographiée (BnF)

*Dactylographie sur 154 feuillets 21 x 27 numérotés de 124 à 278 et renumérotés à la main par Gide.*

*Version quasi définitive, avec quelques corrections manuscrites : Gertrude est ainsi corrigée en Alyssa, puis en Alissa à partir de la p. 231 (à partir de la p. 233, au milieu du chapitre VII, la dactylo donne Alissa ; en revanche, p. 254, la dactylo « Journal de Gertrude » n'est même pas corrigée), et Georges en Robert. Édouard Teissières habite d'abord Livourne, puis Nîmes. La croix d'améthyste se change en saphir.*

*Par rapport aux cahiers précédents, ce texte se distingue essentiellement par des allègements. Deux seuls, pour leur longueur, méritent d'être reproduits :*

*– le premier s'intercalait à l'origine au chapitre V, entre deux lettres d'Alissa, la seconde évoquant la parution d'un livre d'Abel :*

Par une sorte de défi, prolongeant comme à plaisir notre attente — par crainte aussi d'un imparfait revoir, nous convînmes que je passerais à Paris près de Miss Ashburton mes quelques jours de permission aux approches du nouvel an. Abel était au Havre. Je reçus de lui, peu après, une longue lettre, la première qu'il m'écrivait depuis que nous ne nous étions vus. Il m'y annonçait la prochaine publication d'un petit volume de vers :

« Si je ne t'en ai pas parlé plus tôt, c'est qu'il est tombé tout à coup du ciel dans ma tête, puis de ma tête sur le papier sans que j'aie eu le temps d'y réfléchir.

... L'idée (si l'on ose ainsi dire) m'en est venue en même temps que le titre — un titre exquis ! et qui je l'espère te déplaira fort. J'ai pris tout aussitôt la plume — et en trois semaines tout était écrit. Douze cents vers ! que je n'ai relus que sur épreuves, et qui, ma foi ! m'ont paru furieusement mauvais. Mais qu'importe ! Je me suis convaincu que les premiers vers, fût-ce du plus grand génie, n'ont aucune importance (voir Hugo, Byron etc.) et ne servent

qu'à amorcer. Ce qui importe d'abord, ce n'est pas le grain que l'on sème, c'est, avant de semer, de bien préparer son terrain. Tu n'as pas idée du nombre de visites que j'ai faites depuis trois mois ! Ça n'est pas toujours drôle mais, comme disait T. "ça peut servir". En ai-je débité et écouté des sentimentalités, des banalités, des subtilités, des platitudes et des indiscretions ! De quoi remplir douze romans de Bourget. X, Y et Mme Z se piquent de m'avoir inventé, et je me suis maintenant assuré que quinze jeunes ou vieux critiques, professionnels ou d'occasion, (dont quatre très "influentes") diront du bien de mon livre quel qu'il soit.

Quand tout a été bien chauffé pour l'accueillir, j'ai compris que le moment était venu de l'écrire. Je me suis mis au régime.....

..... Et je te dis : trois semaines plus tard, c'était fait.

Je laisse dire à présent que j'écris une pièce. Entre nous je n'en ai trouvé encore que le titre ; mais, en causant, peu à peu, je me rends compte de ce qu'on attend que j'y mette ; et j'annonce à chaque actrice que je rencontre (j'en ai vu pas mal ces derniers temps) qu'il y aura "un rôle pour elle". »

La lettre continuait ainsi sur un ton de badinage impertinent qu'il savait m'être insupportable.

« Allons, cher vieux, pardonne-moi, disait-il en terminant ; je ne t'écris que des sottises aujourd'hui — qu'est-ce que tu veux ? c'est plus fort que moi : c'est surtout quand il est "hindigné" que j'aime ton visage. Sois tout de même sûr que je ne suis ni si vil, ni si fat, ni si gâté, ni si prétentieux, — ni si épatant que "ce que dessus". »

– *le second passage était situé au début du chapitre VIII :*

Mon histoire est près de sa fin. Car du récit de ma propre vie qu'ai-je à faire ? Pourquoi raconterais-je ici l'effort que sous un nouveau ciel je tentai pour me reprendre enfin au bonheur... Parfois, tant je m'évertuais, oubliant brusquement mon but, il me semblait encore que je ne m'efforçais que vers elle — tant j'imaginai mal un acte de vertu qui ne me rapprochât pas d'Alissa. Hélas ! n'avais-je pas fait d'elle la forme même de ma vertu ? C'était contre ma vertu même que, pour m'écarter d'elle, il fallait

enfin me tourner. Et je plongeais alors dans la plus absurde débâche, m'abandonnais jusqu'à l'illusion de supprimer en moi tout vouloir. Mais c'est vers le versant du souvenir qu'abandonnée retombait toujours ma pensée ; et je restais alors des heures, des journées, ne m'en pouvant plus ressaisir.

Puis un affreux sursaut de nouveau m'arrachait à ma léthargie. Je reprenais élan. J'appliquais mon esprit à ruiner en moi ce qui naguère avait été l'édifice de mon bonheur, à dévaster mon amour et ma foi. Je peinais.

Dans ce chaos que pouvait valoir mon travail ! Comme auparavant mon amour, le désespoir à présent semblait être l'unique lieu de mes pensées et je n'en reconnaissais aucune que ne me la présentât mon ennui. Aujourd'hui que je hais ce travail et sens que ma valeur s'est perdue, je doute si c'est par l'amour... non ! mais pour avoir douté de l'amour.

\* \*  
\*

### *1<sup>ère</sup> version (BnF)*

Trois feuilles non numérotées, puis pages de cahier numérotées de 92 à 122. Format 20 x 28.

Texte écrit avec une grande régularité, soigné, avec très peu de ratures.

Récit à la première personne, mais rapporté par un ami confident. Le narrateur se nomme Bernard, puis Daniel et Marcel ; ses cousines, filles d'un pasteur, sont Geneviève et Marguerite, qui devint Juliette. Il revient après 20 ans d'absence dans la maison de l'oncle.

### *2<sup>ème</sup> version (BnF)*

— Onze feuilles grand format (20 x 39,5), numérotées de 2 à 12.

Texte soigné, presque sans ratures, mais cinq feuillets séparés sont cinq brouillons successifs du même démarrage (« Jérôme Palissier était de santé délicate »). La maison s'appelle alors La Mivoie.

Narrateur omniscient, qui s'attache à Lucile comme à Jérôme.

Été, dans la maison des Palissier-Bucolin, à Fongueusemare, où arrive en visite le pasteur Vautiers, père adoptif de Lucile mariée à Alfred Bucolin, puis remplacé par Jérôme. Jérôme Palissier a perdu son père Jean. Vit avec sa mère et Miss Ashburton. Lucile a deux filles, Geneviève et Juliette.

Arrivée de Jérôme ; première soirée à Fongueusemare.

— Quatre feuilles séparées, non numérotées (27 x 18) (BLJD).

Ébauche de plan, centré sur la psychologie du personnage féminin, nourrie de

références au carnet de Madeleine de 1891-92. Prévoit des modifications : « Famille bourgeoise ; pas de pasteur. Faire partir la tante beaucoup plus tard. »

Rédaction impersonnelle de la scène dans la chambre.

### *3<sup>ème</sup> version*

— 8 feuilles grand format (27 x 18), non numérotées (BLJD). Brouillon extrêmement travaillé (ratures, surcharges, déplacement, suppressions).

Début d'un récit à la première personne, qui correspond au début du roman définitif, jusqu'à la scène de « séduction » de la tante sur Jérôme.

— 3 cahiers aux pages de droite numérotées (BnF) ; seule celles-ci servent en principe à la rédaction, celles de gauche plutôt à des notations, mais pouvant devenir le lieu d'un développement autonome enchaînant sur la page de droite. Sur la droite de la page 73 est un brouillon d'une lettre de Gide à ami qui est intervenu en faveur de Ruyters, ce qui date la lettre de juillet 1907 (*Correspondance*, t. II, p. 29). Brouillon très travaillé, d'une écriture hâtive, pas toujours lisible.

1<sup>er</sup> cahier : pp. 50 à 83 (format 16,5 x 22,5). Du portrait de Lucile à l'été du bonheur (« l'été cette année-là fut splendide »). Manquent les pages relatives aux événements cruciaux : la chambre d'Alissa et le sermon du pasteur. Geneviève devient Gertrude p. 55. Juliette et elles ont un frère, Georges, puis Robert. Le fils du pasteur Vautiers se nomme d'abord Charles, puis Abel. Jérôme se nomme une fois André, et Bernard.

2<sup>ème</sup> cahier : pp. 31 à 46 (format 16,5 x 20,5). Suite : de l'été au retour de Fongueusemare en compagnie d'Abel (chap. II—chap. III).

3<sup>ème</sup> cahier : pp. 16 à 23 (format 16,5 x 21,5). Suite : Noël au Havre (début du chap. IV).

— 7 feuilles grand format (17,5 x 27) non numérotées (BLJD). Brouillon très travaillé, portant en suscription en 1<sup>ère</sup> page : « à dactyl. en 4 ex. ». Suite (début du chap. V).